

Marguerite à Jenny

15 janvier 18...

"Ma petite Jenny,

"Mes trois ans d'avance, sur tes seize printemps, me permettent de faire un instant le mentor. Ta lettre m'a fait rire et m'attriste en même temps.

"On dirait, parfois, entendre une femme d'expérience, et à côté de cela on découvre une enfant, une véritable enfant, ignorante à l'excès, ou, ce qui serait pire, une jeune fille indifférente et froide, ce qui n'est pas, j'en suis certaine.

"Comment ! tu me demandes conseil dans un pareil cas.

"Il n'y a qu'un seul conseiller, c'est ton cœur.

"Pardonne ma sévérité et ma franchise en faveur de l'intention et crois-moi ton amie bien dévouée.

MARGUERITE."

Jenny à Marguerite

30 janvier 18...

"Je n'osais pas te le dire : je l'aime et je l'attendrai...

"Figure-toi que ma petite sœur Louissette, en furetant, l'autre jour, dans le bureau de mon père, a découvert un volumineux cahier, le journal de Gaston.

"Sais-tu ce qu'il a fait ? Désespéré de ne pouvoir m'épouser, il est parti au Cap à la recherche d'un diamant.

"Comment appeler cette folie ?

"Je lui ai déjà donné le nom qu'elle mérite, tu le vois."

Jenny à Marguerite

1er février 18...

"Mon père est ruiné par le krach... Pourvu que Gaston n'ait pas trouvé son diamant."

Jenny à Marguerite

15 décembre 18...

"Figure-toi qu'il est question de me marier. Et avec qui ? Un certain Domingo, dont les millions relèveraient la maison, paraît-il.

"Je ne l'ai vu qu'une fois. Il m'est antipathique au dernier point.

"Si Gaston pouvait avoir trouvé son diamant."

Jenny à Marguerite

20 décembre 18...

"Le Domingo est éliminé.

"Décidément, je préfère que Gaston n'ait rien

L'influence de l'huile sur la vague



Visiteuse.—Comment se fait-il que tous les tableaux de marine représentent la mer à l'état calme ?

Artiste.—Nous ne pouvons représenter un orage que dans les aquarelles. Bien des fois, j'ai esquissé sur la toile une mer furieuse ; mais aussitôt que j'y mettais de l'huile, la vague diminuait.

trouvé. Dans dix jours il sera là. Sa dernière lettre m'annonce son retour, mais il me cache toujours le but de son voyage qu'il croit ignoré."

Jenny à Marguerite.

25 décembre 18...

"J'ai consulté les ouvrages traitant de la recherche des diamants. Il paraît qu'un mineur en a découvert, dernièrement, un magnifique, vendu sur-le-champ quatre cent mille francs."

Marguerite à Jenny.

26 décembre 18...

"J'espère bien que nous allons en finir avec notre correspondance de joaillier.

"Donne-moi des nouvelles de Gaston."

III

UN CAILLOU

Dans le petit cabinet de travail attenant à celui du banquier, Gaston Florac est assis tout rêveur. Il est rentré là, sans rien dire, voulant, avant de signaler son retour, se retremper dans le souvenir du passé ; rendre plus grande encore cette amertume de la déception, après un an d'espairs trompés.

Tout est bien là, comme il l'a laissé. C'est étrange pourtant, car on a dû remplacer le commis fugitif, et son successeur a, sans doute, changé la place des objets familiers.

Non, c'est à ne pas y croire. On dirait qu'il a fait un rêve de la Belle au bois dormant, car il trouve, en s'éveillant, la bibliothèque, le pupitre, les sièges même, comme s'il avait quitté Paris la veille.

Il revoit cette lutte de douze longs mois contre l'implacable destinée, ces mirages de richesse entrevue, ces alternatives d'espoir et de désespérance.

Il a vécu tout ce temps-là sans nouvelles de l'Europe, n'ayant, pour toute consolation, que trois ou quatre lettres amicales de cette Jenny, peut-être mariée aujourd'hui, car ne lui a-t-elle point parlé, il y a quelques jours, dans sa dernière lettre, d'un mariage nécessaire ?

Pourquoi nécessaire ? Quel est ce mystérieux qualificatif, bien déplacé sous la plume de la jeune millionnaire ?

Où, millionnaire, et lui plus pauvre encore qu'auparavant.

Et pourtant, il a couru bien des dangers. Il méritait plus de bonheur. Il se revoit encore, presque mourant, le front fendu par une pierre dans une rixe fréquente chez les mineurs.

Ce caillou l'avait atteint dans la bagarre, sans doute pour donner une solution raisonnable à ce problème de l'existence, dont il cherchait la solution.

Il aurait bien dû rester là-bas, mort oublié de tous.

Cette pierre sanglante, il l'avait ramassée avant de tomber évanoui. C'était tout ce qui lui restait de la terre inhospitalière, le seul souvenir qu'il voulût garder de ce cauchemar, dont il voulait oublier jusqu'aux péripéties...

Soudain un bruit de pas légers retentit derrière lui.

Il ne voulait pas encore être vu et n'eut que le temps de se dissimuler derrière un long rideau.

C'était Jenny, plus belle encore, dont l'apparition, en ce moment, dans cet endroit, lui parut étrange. Elle s'approcha du bureau du jeune homme, s'assit, s'accouda et sembla s'absorber dans une muette contemplation.

Gaston sortit, brusquement alors, de sa cachette, poussé par un inexplicable mouvement, celui de toutes les situations dont le dénouement est proche, et la jeune fille n'eut pas le temps de dérober à sa vue un portrait qu'elle venait de sortir d'un mignon portefeuille.

Ce portrait, c'était celui de Gaston. Cela valait mille explications. La première surprise passée, le fiancé, car il l'était bien, maintenant, racontait à son amie les péripéties de cette terrible année d'épreuves, quand M. Derlingen apparut et, marchant droit aux jeunes gens qu'il prit dans ses bras :

—Je sais tout, dit-il ; Gaston, je vous la donne. Vous êtes allé à la recherche des diamants. Je vous gardais celui-là, que je vous aurais donné plus tôt, si vous aviez osé me le demander, mon trop modeste associé...

Il finissait à peine de prononcer ces mots, quand ses regards s'arrêtèrent sur le caillou que Gaston avait oublié sur la table.

—Cela vient du Cap ? demanda-t-il subitement.

—Oui répondit l'heureux jeune homme, mais que m'importe ce mauvais souvenir ! Je veux tout oublier devant le bonheur présent.

Le banquier sourit.

—Vous ne savez pas, mineur inexpérimenté que vous êtes, ce que vous avez rapporté sans le savoir. C'est l'enveloppe naturelle, décrite par les minéralogistes, du diamant le plus rare et le plus beau.

Les jeunes gens secouèrent la tête d'un air d'incrédulité, car ils doutaient de ce hasard invraisemblable.

Sans mot dire, le banquier saisit un presse-papier en bronze et d'un coup sec brisa le caillou.

O surprise ! dans son alvéole séculaire un magnifique diamant d'une incomparable grosseur apparut à leurs regards, recouvert encore d'une légère couche opaque et justifiant certaines théories minéralogiques, auxquelles Gaston avait témoigné le plus grand scepticisme.

Les spectateurs de cette scène peu commune, et jusqu'au banquier, lui-même, semblaient rêver tout éveillés.

Il fallut bien se rendre à l'évidence, et le soir même un riche joaillier du Palais-Royal attestait, avec de belles liasses de billets de banque, la réalité de cette découverte *in extremis*.

La maison Derlingen, relevée par l'intelligente activité de Gaston Florac, est maintenant en voie de reprendre son ancienne prospérité.

Le diamant, vendu sous condition, a été racheté.

Il brille, de tout son éclat, sur la magnifique chevelure de Madame Florac.

Quant à mademoiselle Louissette dont on n'a pas oublié l'innocente curiosité, elle continue à fureter dans le bureau de son beau-frère, à qui elle a avoué, l'autre jour, ce qui fut cause de son bonheur.

C'était le jour de la fête de Gaston, elle lui apporta, sous une élégante reliure de tapisserie, qu'elle avait faite sans rien dire, les confidences du pauvre commis de banque.

Puis mystérieusement :

—Je ne sais pas ce que tu as écrit là dessus, dit-elle, mais... promets-moi de ne rien dire : ma sœur n'a pas voulu que je regarde, mais... elle a tout lu.

CH. MORDACQ.

AVARICE SORDIDE



Josette, (visitant une ménagerie pour la première fois). —Ah ! petite misère ! S'il faut aimer l'argent pour se montrer en curiosité comme cela !